

Le poète-philosophe ou le philosophe-poète – une destinée

TİCU GOLDSTEIN

Il existe, dans le volume *L'Exode*¹, un poème fameux de Fondane qui n'a jamais été traduit. Il a la forme de l'alphabet hébreïque : d'*Alef* à *Tav*. Une strophe pour chaque lettre. La dernière qui résume le poème est *un cri* :

Tav
Sa figure m'est inconnue –
Mais s'il mendiait dans la rue
Mon frère, mon frère le Cri,
Je sauterais bas de mon lit
Et lui baiserais les pieds nus !

Son cri vient de loin, d'encore plus loin car Jérusalem précède Athènes et Job précède Ulysse. Pour moi, si jamais il pouvait retrouver un corps, Fundoianu serait plutôt un Job révolté bien qu'il se fût vu en Ulysse juif...

Sans doute, Fundoianu n'était-il pas un inconnu en Roumanie, pourtant l'atmosphère ne lui était pas propice et au bout du compte il souhaitait, comme Ionesco, comme Cioran, se frotter à un horizon élargi, européen. Et là – problème : où situer Fundoianu/Fondane ? Une longue citation de Cioran m'a donné le coup de pouce sinon un coup de main : « Je déteste mes compatriotes presqu'autant que Simone Weil détestait ses coreligionnaires. Point pour les mêmes raisons, évidemment. Car mes compatriotes, il faut bien le dire, ne représentent rien, ils ne sont rien. On ne peut leur reprocher les valeurs qu'ils défendent car ils n'en défendent aucune. Je disais hier à Sanda S. (Stolojan, bien sûr, n.n.) qu'ils ont réussi le tour de force de rendre les juifs de chez nous superficiels, de leur ravir ce mystère qui appartient à leur « race », de les priver de la dimension religieuse. C'est pourquoi, les juifs de chez nous, malgré leur niveau intellectuel bien plus élevé que celui des indigènes n'ont rien produit de vraiment important. Ils se sont laissé contaminer par la superficialité environnante. Un Kafka n'aurait pas été possible chez nous. Le milieu l'aurait rendu frivole, « journaliste », dilettante, vulgairement sceptique. Car c'est là le trait dominant de notre peuple : le scepticisme vulgaire. Des médiocres complètement déçus, des nullités, des hommes de rien dépourvus de toute illusion. Une chose que l'on a déjà vue mais pas à cette échelle-là, peut-être. Néant collectif. »²

Si l'affirmation très générale de Cioran est recevable, sociologiquement parlant, (l'acculturation fut, hélas, un succès car les juifs ont assimilé en même temps que la langue et la culture, les moeurs et les mauvaises habitudes du pays hôte), une personnalité comme celle de Fundoianu (ou, pourquoi pas, celle de Blecher) échappe aux règles. Fundoianu superficiel ?! frivole ? dépourvu de la dimension religieuse et de « ce mystère » ?! Le bien connu terribilisme de Cioran sera amendé, voire contredit par lui-même dans *Exercices d'admiration* où Fundoianu, en honnête compagnie – Eliade, Becket, Saint-John Perse, Borges, etc. – figure comme objet de son admiration ! Blecher aussi se soustrait à la règle énoncée par Cioran car une autre formule, du même, lui est applicable : « Kafka : juif et malade, ce qui veut dire doublement juif ou doublement malade. » Nouveau démenti de la stigmatisation de la superficialité et de la frivolité ! Fundoianu et Blecher s'accommoderaient plutôt d'une autre citation de Cioran : « Une phrase du Talmud chère à Kafka : *Nous autres juifs, tels les olives nous ne donnons ce que nous avons de meilleur que lorsqu'on nous presse.* » Eh oui, hélas ! Pour ce qui est de la dimension religieuse de Fundoianu : Cioran n'est pas logé à meilleur enseigne, que je sache ! (Cioran a dû trouver « frivole » l'avant-garde littéraire roumaine – juive, pour l'essentiel !)

Fundoianu le non-conformiste a irrité Lovinescu en affirmant que « notre littérature est une colonie française » et, paradoxalement, Arghezi... en lui vouant un véritable culte ! *Le tragisme d'un destin* est bien surpris par Mihail Petroveanu (*Études littéraires*, Editura pentru literatură, 1966) dans les quelques phrases du début : « Quel destin tortueux et imprévisible jusqu'au dernier moment ! Poète marqué d'un sceau si national (voire régional, *du terroir* diraient les Français) qu'il fut taxé de traditionnaliste, B. Fundoianu non seulement prend parti à outrance pour le modernisme mais, au seuil de la consécration, il s'expatrie sans crier gare, sort de la littérature roumaine avant d'y être entré (*Paysages*, son unique livre de poésies en langue natale fut publié par les soins de ses amis et de Minulescu sept ans après son départ en France.) » Il y retournera, au pays, enveloppé de fumée et de gloire posthume – ajouterions-nous !

Rideau. Changement de décor... II^e acte : la France. On comprendra sans mal le drame du dépaysement qu'auront amplifié les relents du fascisme national naissant. La crise de l'adaptation est payée par quelques années de silence. Au bout desquelles, par bonheur, le filon poétique qu'il avait cru tari, refait surface. Ce n'est que maintenant que nous avons affaire à « une poésie sismographique ». Sur les rives de la Seine l'histoire s'emballe, elle va plus vite que sur les plaines moldaves assoupies dans leur torpeur qu'il a chantées avec tant de nostalgie et de parfum « de bouse de Hârlău ». Les événements sombres se bousculent et l'effondrement des valeurs traditionnelles est imminent. Il y avait quelque chose de pourri en Europe... plus de deux millénaires de philosophie européenne étaient maintenant remis en question. En l'été de 1936, Fundoianu publie un livre essentiel : *La conscience malheureuse*, l'un des grands livres méconnus (ou non-reconnus) du XX^e siècle. Les réactions à chaud seront arrogantes et inadéquates. La

réponse de Baspaloff, de Jean Wahl, de Roger Caillois est sceptique et condescendante : « Ce n'est que le livre d'un poète. »³

Une fois découvert, le nihilisme existentiel de Chestov, Fondane rejoint Pascal, Dostoievski et Kierkegaard contre la philosophie traditionnelle (que critiquent déjà Franz Rosenzweig en Allemagne et Emmanuel Levinas en France), se reconnaît dans les prophéties du *Vieux Testament* et dans les imprécations de Job. Michel Carassou (le principal éditeur de Fondane) rappelle que vers la fin des années '30, Fondane était déjà « *l'un des représentants les plus écoutés de la philosophie existentielle* »⁴. Il évoque Kafka dans le motto dont il accompagne son livre *Le Lundi existentiel et le Dimanche de l'histoire* (véritable testament philosophique) : « Tu es réservé pour un grand Lundi ! – Bien parlé ! Mais le Dimanche ne finira jamais. » La phrase figure dans le *Journal* de Kafka. Fondane, lui, vit dans le Dimanche de l'histoire, tellement long, tellement angoissant qu'il semble infini au désespéré et que seul un espoir insensé ou religieux lui permet encore de croire à un *Lundi* magnifique, c'est-à-dire à la Libération ou au Salut car, à écouter Olivier Salazar-Ferrer, dans son Paris du moment « l'atmosphère des romans de Kafka est devenue une réalité quotidienne »⁵ ... Les juifs sont traqués, arrêtés dans leurs maisons et dans la rue, dépouillés de leurs biens, torturés, déportés, assassinés. Fundoianu déifie le destin, il commet l'imprudence d'ignorer les autorités et leurs décisions – le port de l'étoile jaune, entre autres. C'est un Job, « archétype de tout être puni sans motif » mais qui n'entend pas se soumettre, donner satisfaction aux bourreaux. Le Cri se joint au Défi (il sera arrêté à la suite de la dénonciation d'un concierge ; pour Lupasco ce serait plutôt un frère, rancunier ou jaloux).

Un second motto pour le même livre-testament est une citation, fameuse, tirée de l'*Évangile selon Marc*. Au cours d'une rencontre avec ses disciples, Jésus prononce la sentence la plus audacieuse, la plus troublante de la conception judéo-chrétienne : *Sabbatum propter hominem est et non homo propter Sabbatum* (Marc, II, 27) – « Puis il leur dit : « Le sabbat est fait pour l'homme et non pas l'homme pour le sabbat. »

En extrapolant, Fondane va encore plus loin. Michel Carassou m'a proposé de traduire le résumé de cette conception pour le Colloque International consacré au *Centenaire Fundoianu* qui s'est tenu à Bucarest (10-11 novembre 1998) : « La connaissance n'est pas le fait de Dieu mais du Serpent. La raison universelle donc ne peut se situer au-dessus de Dieu.

La Loi Divine ne se confond pas avec la nécessité. L'affirmation existentielle : *Pour Dieu tout est possible*, contredit toute la philosophie héritée des Grecs. Elle permet à l'individu, à l'existant, d'en appeler à Dieu contre la nécessité. De la sorte, l'homme peut maintenir ses exigences contre l'histoire, contre la loi et redécouvrir le fait que l'histoire, la loi ont été faites pour lui et non lui pour elles. »⁶

La pensée chestov-fondanienne bouleverse toutes les règles connues : « l'obligation de choisir entre le bien et le mal n'est pas une preuve de notre liberté mais bien de notre impuissance ; que là où il y a connaissance la puissance n'existe pas ... L'homme craint la liberté plus que tout autre chose ; c'est pourquoi il recherche la connaissance. »⁷

« Chestov, comme Pascal, Kirkegaard et Dostoïevski lui opposeront *l'homme seul* et, peut-être même *l'homme seul devant Dieu*... Ne cherchez donc pas la voie à suivre : celle de Pascal n'est pas meilleure, en quête de Dieu, que celle de Nietzsche qui recherche l'Autre ; il y a autant de voies que d'hommes seuls qui cherchent. »⁸

Mais comme la raison ne renonce jamais à nous, il ne nous reste que les interrogations sans obtenir, cela s'entend, une réponse satisfaisante. Le poète n'arrête de s'étonner, le philosophe de se demander et Benjamin, lui, il savait s'interroger dès l'enfance, depuis les merveilleuses soirées de *seder*, des soirées pascales quand il n'y a que l'imbécile qui ne sache interroger. Je ne connais pas de livre qui contienne plus d'interrogations que *La conscience malheureuse*. Il en résulte une tension, un dramatisme sans pareil. Esprit talmudique, éternellement interrogatif, Fondane épouse tous les aspects du thème – économie, politique, psychologie sociale, métaphysique, religion tout y passe – et débouche, inévitablement, sur de nouvelles questions. En feuilletant les cinquante premières pages du livre j'ai découvert pas moins de soixante-dix unités interrogatives⁹. Le fragment suivant illustre précisément sa soif interrogative débordante : « Pourquoi au fond la connaissance ? Pourquoi les évidences premières et absolues ? Pourquoi des évidences qui doivent et peuvent soutenir l'édifice de la connaissance ? Et que faire de l'édifice de la connaissance ? Et que faire des évidences qui doivent mais ne peuvent soutenir cet édifice ? À quoi bon cette connaissance basée sur le sacrifice ? La vie en avait-elle besoin pour vivre ? Cette connaissance était-elle nécessaire, indispensable à la vie ? Ou, par contre, s'agissait-il d'un refus jeté à la vie, d'un suicide, d'une tentative d'évasion, de quelque chose dont la vie ne voulait pas ? »

Ces questions en cascade, il est évident, n'attendent pas de réponse. Peut-être la Réponse n'existe-t-elle même pas ou c'est nous qui n'y avons pas accès. Lorsqu'il écrit : « C'est déjà une grande et ineffable preuve de sagesse et d'intelligence que de savoir quoi demander. » il se réclame de Kant. Les dernières années de sa vie on le sent fiévreux comme s'il savait qu'il allait mourir à 45 ans ! Nous le rappelons au début de ce texte, dans son chef-d'œuvre *L'Exode - Super Flumina Babylonis* il existe l'alphabet hébreux ; la plupart des interrogations sont adressées au Destin, comme, par exemple, à l'*Alef* : « Si tout a un commencement / Et que tout doive mourir / dis-moi alors pourquoi les morts / se retournent dans leurs cercueils ? » Pourquoi la question est-elle si importante ? Voici la réponse de Fondane : « *Si personne ne nous répond, nous ne pouvons pas cesser de questionner.* » (*Baudelaire et l'expérience du gouffre*, Paris, Seghers, 1967, p. 359)

Sa corde judaïque on l'entend vibrer dans les essais aussi. Dans *Rimbaud le voyou*, il distingue : « les cabalistes et Rimbaud utilisent la raison à chaud alors que les sciences et la théologie l'utilisent à froid – c'est la seule différence. » Le défi c'est de « forcer la nécessité d'engendrer le miracle. » *La conscience malheureuse* convoque plusieurs héros de la Bible, Job notamment. D'ailleurs, en citant le paradoxal Kirkegaard, dans le calendrier chrétien, si l'on excepte « le modèle » inaccessible, il ne reste que deux « chevaliers de la foi » : Abraham et Job. La mystique, bien entendu, a attiré Fondane par toutes ses coordonnées spirituelles : Plotin, Eckart, Ruysbroeck l'Admirable,

Saint Jean de la Croix, William Blake, Böhme. Par une alchimie mystérieuse, foi mystique et raison critique sont convergentes. Il est aisément de voir que chez Fondane la dimension religieuse, voire mystique rejoint, d'une façon originale, la dimension philosophique. Dans son article *Remarques sur « Le gouffre »* qui commente *Baudelaire et l'expérience du gouffre*, Michaël Finkenthal rappelle que Fondane était en train d'élaborer une nouvelle philosophie existentielle « à partir des matériaux laissés en chantier par Chestov. Cette volonté d'introduire la transcendance dans l'immanence donne une connotation religieuse à cette philosophie nouvelle que Fondane essaie d'édifier. » („Cahiers Benjamin Fondane”, n° 8, 2005, p. 27) À notre sens, le poète-penseur Fundoianu prend place, avec Eminescu et Blaga, dans la lignée des poètes roumains qui ont cultivé ce penchant philosophique élevé. Le hasard veut que ce soit Fundoianu qui ait réussi *la percée européenne* si convoitée, ait fait venir l'Europe vers nous, ait éveillé l'intérêt des milieux américains.

C'est à André Neher que revient le mérite d'avoir mis en circulation l'œuvre de Fondane dont il n'avait pas entendu parler avant 1945. Depuis, de son aveu, il fut *hanté, marqué par chacune de ses lignes*. Un fragment d'un poème de Fundoianu inséré dans son livre *Moïse et la vocation judaïque* qui fut traduit dans plusieurs langues, apporte une reconnaissance posthume au poète disparu (André Neher, *Ils ont refait leur âme*, Stock, 1979, p. 175). Par la suite, grâce à Michel Carassou l'œuvre de Fondane fut davantage introduite dans les milieux parisiens, certains manuscrits oubliés sont redécouverts. Sur l'initiative d'Eric A. Freedman, „Non Lieu” publie en 1985 *Le Festin de Balthazar*, œuvre dramatique d'inspiration biblique écrite dont il existe une première version roumaine, de 1922, amplement modifiée et réécrite en français en 1932. « Par la grandeur de l'inspiration et par sa conception moderne, elle est l'égale du *Roi se meurt* d'Eugène Ionesco, autrement dit c'est un chef-d'œuvre. » (cf. Ov. S. Crohmălniceanu, *Une pièce inédite de B. Fundoianu*, dans « Revista Cultului Mozaic », 590, 15 déc. 1985)

Fundoianu/Fondane – poète ou philosophe ? Dans une lettre à Pierre-Louis Flouquet (1900-1967) – peintre et poète, critique d'urbanisme et d'architecture – qui avait publié quelques poèmes de Fondane dans son „Journal des Poètes”, l'auteur s'interroge : « Savez-vous que le paquet de lettres que je reçois – d'admirateurs – les uns me conseillent de me borner à la poésie et de quitter la philosophie et les autres de quitter la poésie qui est *sans proportions* avec la philosophie ? Qui écouterais-je ? et faut-il écouter qui que ce soit ? »¹⁰ Heureusement, il décide d'être l'un et l'autre. Poète – pour s'exprimer, philosophe – pour (se) comprendre.

Et si des étiquettes appliquées par Cioran seule restait valable celle de « dilettante » (autrement dit sans formation spéciale), faut-il rappeler que la triade mentionnée ci-dessus comptait un autre « dilettante » de génie – Eminescu lui-même ! Fondane, ce « dilettante » qui brillait en compagnie de Chestov, Lupasco et Cioran lui-même en débattant des problèmes philosophiques les plus subtils, était considéré par A. L. Zissu dans „Hasmonaea” (XXI, 1940, pp. 8-9) comme *le plus important représentant et le plus subtil essayiste de la France d'aujourd'hui*¹¹. En se rappelant leurs discussions, souvent

polémiques, Lupasco émet sur « le dilettante » Fondane une opinion émue et favorable : « Cela n’empêcha pourtant pas, bien au contraire, notre amitié de grandir tous les jours. *Cet existentialiste passionné, ce contemplateur de toute philosophie était un philosophe et un dialecticien accompli* : il comprenait tout, saisissait tout avant même qu’on eût terminé sa phrase. Et, dans ses parties de bicyclette, aux environs de Paris ou à travers la Bretagne, de natation, dans quelque rivière ou à la piscine de la rue de Pontoise, dans nos promenades le long des quais de la Seine qu’il aimait tant ou au Jardin des Plantes, devant le zinc de quelque bistro, à l’heure de l’apéritif, la grande obsession de la pensée ne faiblissait pas. Il m’introduisait dans ce prodigieux humanisme du Moyen-Âge et du XVII^e siècle qu’il connaissait à fond, je l’initiais davantage à la science et à la logique et le combat de nos deux intelligences était vraiment la trame étincelante de nos événements les plus quotidiens. »¹²

Comme Lévinas, Fondane est parmi les premiers lecteurs de Husserl et de Heidegger en France, bien qu’il avoue n’avoir pas suivi quelque formation philosophique canonique.

Réceptacle du drame de l’existence contemporaine, Benjamin Fondane est un Job de nos temps, un Job révolté. Mis devant les réalités impitoyables, que reste-t-il d’autre à l’homme que la révolte, cette révolte qui lui permet de sauver la dignité au moins ? Sous l’Occupation, il refusera de se cacher « comme un rat » ! Il défie la peur. Le combat de Fondane c’est contre la résignation, ce péché suprême, qu’il va le mener. D’autant plus étonnantes certaines distorsions et inexactitudes qui frappent dans le *Dictionnaire Larousse de civilisation judaïque* (Éditions Univers Enciclopedic, Bucarest, l’original français de 1997) : « Dans son testament poétique, œuvre à demi autobiographique, écrite entre 1934 et 1942 et publiée en 1965, *L’Exode - Super Flumina Babylonis*, Fondane annonce la catastrophe qui l’attend et se montre résigné. » (p. 140)

Or, justement, *la résignation* est pour Fondane le péché majeur, le plus grave dérapage. À bien fouiller dans ses essais, ce genre cher à tous les existentialistes, on a l’impression de voir un soldat qui, encore qu’ayant perdu toutes les batailles, ne se résigne jamais même pas devant l’évidence, acte tout à fait antihégélien. Sa dernière arme est « le cri », écho du *Zohar*.

Pour Fondane, le cri vient avant la prière, il est la protestation de l’homme devant la réalité, devant « les évidences ». Voire plus car en même temps il rejette la mise entre parenthèses de la réalité, ce choix qui a été fait par certains intellectuels de partout et de toujours qui se sont refugiés dans « quelque havre tranquille » en attendant que passe l’orage.

Dans une note du livre que nous venons de mentionner, le philosophe attirait l’attention : « Alors que Husserl s’abstient d’instituer le réel, le réel, lui, s’abstient-il de se laisser instituer par Husserl ? J’ai écrit et publié ces lignes dans *Europe*, en 1929. Je ne croyais pas si bien dire. Alors que Husserl, maître incontestable de la pensée allemande, s’absténait devant le réel, le réel agissait. Il transformait la société allemande, instaurait la dictature, le nazisme, l’échec de la raison, le massacre légal des juifs. Il jetait Husserl à

bas de son socle faisant du plus grand philosophe allemand actuel un simple non-arien... » (*op. cit.*, p. 292)

(Pourquoi ne pas rappeler, pour la petite histoire, le geste lâche de Heidegger qui effaçait de son œuvre fondamentale *Sein und Zeit* la dédicace à son maître Husserl ?)

Mais, revenons à Fondane. L'affirmation du Larousse n'est pas fondée. Aurions-nous un Fondane-poète de la résignation et un Fondane-philosophe de la non-résignation ?

Monique Jutrin (elle emprunte le néologisme « irrésignation » à M. Grodeut qui intitulait son article du journal belge „Le Soir” du 17 juin 1998 *Centenaire de B. Fondane, philosophe de l'irrésignation*) tente de faire lumière sur la question : elle attire l'attention que dès la préface de *La conscience malheureuse* la notion de résignation est cruciale et que Fondane affirme « toute la philosophie n'est qu'une incitation à la résignation. » Un certain nombre d'exemples bien choisis permet à Monique Jutrin de conclure : « Le champ sémantique de la résignation, du renoncement et de leur refus est très présent dans toute la poésie française de Fondane. »¹³

J'ai publié dans „Realitatea evreiască”¹⁴ un article que j'ai intitulé *Fundoianu – philosophe de l'irrésignation*. Nedea Burcă souligne, elle aussi, cette option dans l'essai *Lev Chestov et B. Fundoianu – chevaliers de l'irrésignation*¹⁵ et ajoute comme motto les propres paroles de Fundoianu : « Je suis de ceux qui n'ont rien, qui veulent tout / je ne saurai jamais me résigner. » L'auteur ajoute que « Fundoianu s'engage et démontre non seulement la nécessité du combat et de l'irrésignation pour préserver la dignité humaine mais aussi la manière dont finalement ils pourraient être couronnés de succès ... » Comme s'il avait connu la devise de Gandhi : « *Sans courage il n'y a pas de morale !* »

Autre entorse à la vérité que nous avons relevée dans le *Dictionnaire Larousse* mentionné : « Né dans une famille ayant rompu avec la tradition religieuse, Fondane va collaborer très jeune encore à de nombreuses revues juives et se montre particulièrement intéressé par le hassidisme. » Outre une évidente contradiction qui ignore la relation indestructible entre la dimension religieuse et les valeurs juives dans le judaïsme, le texte passe sous silence l'influence des oncles maternels de Fundoianu. Tous les frères Schwartzfeld : Elias, Moses, Wilhelm (hébraïste) sont très actifs dans le judaïsme roumain. Comment nier que la famille Schwartzfeld a marqué durablement le jeune Fundoianu ? Ces devanciers ont-ils milité pour les valeurs des Lumières (*Haskalah*) ? Ce n'est nullement s'éloigner des valeurs juives mais rejeter le bigotisme, le dogmatisme. Nuance ! – mais fondamentale. Tout jeune, Fundoianu va collaborer aux revues juives : dans „Lumea evree”, il égrenne – à l'occasion de la mort de son oncle Elias (1915) – des pensées nostalgiques inspirées par l'ambiance familiales et les fêtes juives, des rêveries sur les thèmes bibliques ; dans „Mântuirea” il publie onze essais réunis en 1999 dans un livre intitulé *Judaïsme et hellénisme*¹⁶ ; dans *Hatikwah* (Galati), il publie des traductions de poésie yiddish etc. La formation du jeune Fundoianu est sans doute redéivable à Iacob Groper, à A. L. Zissu, A. Steuerman-Rodion et à Alfred Hefter – tous poètes, écrivains et publicistes. Une dernière notation relative à l'identité de Fondane. Elle appartient à Carol Iancu (Tristan Janco), écrivain et historien : « Nous retrouvons dans

toute son œuvre poétique les mêmes thèmes qui reviennent et tournent autour d'une existence juive : son bourg natal ; la condition de l'émigré, la solitude, l'univers biblique, sa relation avec le pays du Sion... » Poète universel, il est revendiqué par la culture roumaine et française. « Et pourtant... ou, en définitive... Benjamin Fondane est d'abord et surtout un authentique poète juif. » (*Les nouveaux cahiers*, Printemps, 1974, p. 69)

Et puisque nous avons mentionné Cioran « pour le bien et pour le mal » (il reprochait à Céline de n'avoir dit que du mal des juifs), nous rappellerons que le philosophe – qui a toute sa vie traîné le stigmate des errements de jeunesse antisémites – a fini par battre sa coulpe. Dans le necrologue qu'il écrit à l'occasion de la mort de Cioran, Edgar Reichman écrira : « Son amitié avec Fondane (...) et plus tard avec Paul Celan provoqua une profonde crise de conscience face à l'immensité du désastre qui avait frappé le judaïsme européen. » („Monde du livre”, 22 juin 1995, repris dans le „Bulletin de la Société d'Études Benjamin Fondane”, 4, 1995)

Un troisième reproche à faire au *Dictionnaire Larousse de civilisation judaïque* concerne la conclusion de l'article consacré à Fondane : « Aussi juive qu'elle soit par certains de ses côtés (sic !), l'œuvre de Fondane touche, sans doute, à l'universel. » La notion d'*universalisme judaïque* serait-elle inconnue aux auteurs du dictionnaire ? Pourtant c'est une particularité du judaïsme forgé durant plus de deux millénaires de diaspora. C'est une altitude du haut de laquelle on a une vue sur le monde. Le juif errant (« Ulysse juif ») est l'abeille qui a butiné partout pour donner au monde le miel...

Le visionnaire Fundoianu/Fondane fut une victime de la barbarie née, paradoxalement, là où la civilisation européenne du XX^e siècle avait atteint des sommets. Homme libre, il a également condamné le nazisme et le communisme. Il savait que « le nazisme est un produit monstrueux de la rationalité », ce qu'il a prouvé en même temps que le communisme. S'il n'était pas mort à Auschwitz, Fundoianu/Fondane serait sûrement mort dans quelque Goulag.

NOTES

¹ *L'Exode - Super Flumina Babylonis*, préface de Claude Sernet, Ambly, La Fenêtre ardente (publication posthume, 1965)

² Cioran, *Caiete III*, Humanitas, 2000, p. 291.

³ Voir Alexandra Laignel-Lavastine, *Cioran, Eliade, Ionescu : Uitarea fascismului*, Editura Est, 2004, p. 439.

⁴ Voir la préface de Michel Carassou à *Benjamin Fondane, Le Lundi existentiel et le Dimanche de l'histoire*, Éditions du Rocher, 1990.

⁵ Olivier Salazar-Ferrer, *Benjamin Fondane*, Junimea, 2005.

⁶ Fondane, *Le Lundi existentiel*, préface de M. Carassou.

⁷ B. Fundoianu, *Conștiința nefericită*, Humanitas, 1993, p. 274

⁸ *Conștiința nefericită*, p. 283.

⁹ Cf. la communication de Ticu Goldstein : *B. Fondane - l'homme interrogatif*, au Colloque international : *Centenar B. Fundoianu*, 10-11 novembre 1998, Fondation Culturelle Roumaine, Bucarest (manuscrit).

¹⁰ Lettre inédite publiée par Monique Jutrin dans „Cahiers Benjamin Fondane” 1 / Automne 1997, p. 49-51

¹¹ Leon Volovici : *A. I. Zissu - un des premiers guides spirituels de Fondane*, dans : „Cahiers Benjamin Fondane” 3 / Automne 1999, p. 79.

¹² Stéphane Lupasco, *Benjamin Fondane : le philosophe, l'ami*, dans : „Non Lieu”, *Benjamin Fondane*, numéro dirigé par Michel Carassou, 1978, p. 57. (Lupasco parle aussi de l'appartement de Fondane. Sous l'Occupation, les visiteurs s'étaient faits extrêmement rares, mais avant sa maison appréciée pour le goût avec lequel Le Corbusier l'avait aménagée avec des moyens simples et ingénieux, était ouverte à tout venant, qu'il fût poète, peintre, philosophe...)

¹³ Monique Jutrin, *Poésie et philosophie : l'irrésignation de Benjamin Fondane*, dans : „Cahiers Benjamin Fondane”, p. 2, 1998.

¹⁴ „Realitatea evreiască”, n° 76, juillet 1998.

¹⁵ voir Nedea Burcă, *Strigăt și fum*, Ed. Pelican, 2008

¹⁶ Voir la préface de Leon Volovici au volume *Judaïsme et hellénisme*, édité par Leon Volovici et Remus Zăstroiu, Ed. Hasefer, București, 1999.

The Poet-Philosopher or the Philosopher-Poet – a Destiny

Abstract

A poet and a philosopher, a philosopher and a poet, Benjamin Fondane remains a special destiny. His reception in the Romanian and French literary milieus, the works that have imposed him among the great names of the inter-war culture, his refusal to resign in the face of history's absurdity which will lead him to an untimely and tragic death, place him among those characters towards whom the “exercises of admiration” are self-imposed.